# L'IDENTITÉ INTERNATIONALE DES FRANCOPHONES DU CANADA ET LE RÔLE DE L'HISTORIOGRAPHIE FRANCOPHONE

**Claude Couture** a complété son doctorat en histoire en 1987 à l'Université de Montréal et est professeur titulaire en sciences sociales et études canadiennes au Campus Saint-Jean de l'Université de l'Alberta depuis 1999. Il a été de 2007 à 2011 directeur de l'Institut d'études canadiennes de l'Université de l'Alberta et a été en 2004-2005 boursier de la Fondation Fulbright Canada-États-Unis pour un séjour d'un an à la Jackson School de la University of Washington à Seattle où il occupa aussi la Chaire d'études québécoises en juillet 2006. Il a obtenu en 2006 le Rutherford Award de l'Université de l'Alberta et un prestigieux *Killam Professorship* en 2007-2008 de même que le 2008 Cafa *Distinguished Academic Award*. En 2009 il obtient la célèbre *University Cup* de l'Université de l'Alberta et le prix Eugène Trottier en 2010. Il est depuis mai 2005 rédacteur en chef de la *Revue Internationale d'études canadiennes*.

*Enfin revenons sur la question de l'objectivité pour souligner d'abord que ce concept, hérité de l'époque triomphante du scientisme et du positivisme, ne convient guère pour caractériser la démarche de la science historique telle que nous la concevons aujourd'hui : la connaissance historique ne se détourne pas de la subjectivité ; elle se construit à partir d'elle, elle s'en nourrit constamment.*[1]

L'identité des francophones du Canada du point de vue historique n'est pas seulement définie par les manuels d'histoire, mais aussi dans les ouvrages de science sociale où inévitablement on retrouve des éléments de narration historique. Le Canada et le Québec sont aussi interpellés par des ouvrages de science sociale publiés sur la scène internationale par des auteurs non Canadiens qui s'intéressent à notre pays. Dans cette littérature, généralement, le Québec est décrit comme une enclave de nationalisme ethnique dans un ensemble national canadien civique. Ce nationalisme canadien civique aurait des origines britanniques. Pourtant, comme l'a bien démontré récemment l'historien José Igartua[2], les identités nationales au Canada de langue anglaise ont été profondément et jusqu'à tout récemment ancrées dans une vision de supériorité ethnique liée à l'empire britannique, à l'instar de cette citation de Cecil Rhodes en exergue. Aussi, alors qu'au Canada francophone on s'interroge beaucoup sur la place de l'histoire et de la mémoire[3], il me semble que l'on ne s'interroge pas suffisamment sur le rôle joué par la perception anglophone des francophones, au niveau national et international, en histoire aussi bien qu'en sciences sociales. Au cours de la dernière décennie, cette perception a surtout été confinée, me semble-t-il, au débat sur l'américanité[4] alors qu'elle recèle d'autres dimensions, dont celle de l'histoire de l'empire britannique. Voyons donc quelques exemples de cette littérature internationale, en particulier sous l'angle de la fameuse distinction entre le nationalisme ethnique et le nationalisme civique.

## LA LITTÉRATURE INTERNATIONALE ANGLOPHONE : QUELQUES EXEMPLES[5]

Anthony D. Smith[6] (qui reprenait une typologie d'abord développée par Hans Kohn[7]), apporte la distinction entre: 1) la conception du nationalisme organique, résultant d'un déterminisme biologique, linguistique, territorial ou autre, et 2) le nationalisme volontariste, fondé sur la libre acceptation des individus à faire partie d'un ensemble appelé nation et d'en respecter les règles de vie en société tout en ayant une identité spécifique. Ces deux grandes conceptions du 19e siècle auraient profondément imprégné les historiographies nationales au 20e siècle et quatre modèles d'interprétation du nationalisme, lesquels ont repris la même contradiction fondamentale entre l'idée de la volonté de former une nation et l'idée de l'importance du déterminisme de la tradition dans la formation d'une nation[8]. Ces modèles, classés selon une logique historique et non philosophico-politique[9], sont : le modèle moderniste, le modèle primordialiste, enfin, les modèles de l'ethosymbolisme et du pérennialisme.

La proposition essentielle du **modèle moderniste** est que les idéologies nationalistes et tout le système des États-Nations sont modernes, donc récentes en date et en tant que phénomènes. Certains ont vu la coupure aussi loin qu'au 15e siècle, d'autres au 16e siècle, d'autres au 18e avec le romantisme allemand et le rationalisme des Lumières[10], enfin la fin du 18e siècle et le 19e siècle pour d'autres, dont Hobsbawn[11] et Gellner[12]. Une autre perspective moderniste est que les nations sont récentes parce qu'elles sont liées à l'apparition de moyens modernes de communication, dont l'imprimerie au 15e siècle, qui permettent d'inventer et d'imaginer la nation. C'est la thèse de Benedict Anderson. La nation est une communauté imaginée selon Benedict Anderson[13] parce que les moyens de communication modernes permettent à des milliers/millions d'individus qui ne se connaissent pas personnellement de partager un sentiment d'appartenance commun. Donc l'acte d'imaginer la nation est inséparable de la production très matérielle des moyens de communication.

En ce qui concerne une seconde école de pensée, les **primordialistes**, le principe essentiel est que certains attributs culturels sont antérieurs à la vie des gens et transcendent les choix rationnels et les calculs politiques. Ces attributs sont les relations familiales, la langue, la religion, les coutumes, le territoire, etc. Les nations reposent donc sur un amalgame complexe et vital, voire primordial, et non strictement fonctionnel comme dans la conception moderniste. Clifford Geertz[14] a aussi développé cette approche qui consiste à traiter les phénomènes culturels selon « a thick description », c'est-à-dire qu'une culture est un réseau complexe de signes reliés qui sont à déchiffrer mais qui ont plusieurs couches si l'on peut dire de sédimentation culturelle.

Dans un troisième courant d'interprétation, le **pérennialisme**, les ethnies deviennent des nations lorsqu'elles produisent des langues vernaculaires, des littératures vernaculaires et qu'elles sont affectées par les pressions de l'État. Dans ces conditions, la nation serait un phénomène avant tout chrétien puisque seul le christianisme aurait valorisé les langues vernaculaires, selon Adrian Hastings[15]. L'Ancien Testament[16] serait le livre clé, où le peuple juif est montré comme exemple de premier peuple nationaliste doté d'une langue vernaculaire.

Enfin le quatrième courant d'interprétation, **l'ethno-symbolisme** d'Anthony D. Smith lui-même, repose sur le principe que l'aspect moderne des nations, pour fonctionner, ne peut que s'enraciner dans des formes culturelles qui lui sont antérieures. On voit donc que ces différentes écoles de pensée, classées selon une perspective historique par Anthony D. Smith, reflètent d'énormes contradictions dans la façon de théoriser le nationalisme et les nations et, conséquemment, les nombreux concepts qui reflètent ces tensions dans les représentations des nations.

Cela dit, au niveau international et notamment en science sociale, peu importe ces nuances et ces différentes approches, le Québec, au sens des francophones issus du colonialisme ou le Canada français en général, est systématiquement associé au seul nationalisme ethnique. Les exemples sont nombreux : dans le dictionnaire de science politique publié par Oxford University Press[17], qui fait constamment du Québec un exemple de seul nationalisme ethnique, raciste, issu du colonialisme, comme celui des Afrikaners d'Afrique du Sud, ou d'autres ouvrages où le Québec est comparé soit aux États-Unis du Sud pendant la Guerre de Sécession (McPherson)[18], soit, au contraire, aux Zoulous d'Afrique du Sud (Taras)[19], mais toujours au nom du nationalisme ethnique.

C'est donc dans ce contexte international, décrit à grands traits, que l'œuvre de l'historien québécois Gérard Bouchard constitue, à mon avis, une contribution importante et à contre-courant de l'idée trop souvent reçue sans questionnement de la seule dimension ethnique du nationalisme québécois.

## RETOUR SUR GÉRARD BOUCHARD

Par rapport à cette classification historique des courants d'interprétation du nationalisme, où situer l'ouvrage de Gérard Bouchard la *Genèse des Nations*, paru en anglais en 2008[20] ? S'il fait peu de doute que le courant moderniste domine au niveau international, il apparaît aussi assez clairement que le modèle de Bouchard est moderniste.

Cet ouvrage sur la genèse des pays neufs repose sur une approche d'histoire comparée. En effet, deux modèles comparatifs généraux sont présentés : le modèle référentiel et le modèle intégral. Dans le premier modèle, la comparaison porte sur plusieurs unités, mais l'une d'entre elles sert de « point de départ », de « référence ». Dans le second modèle, au contraire, toutes les unités sont traitées également. Le but du premier modèle est de faire ressortir la spécificité d'une société par rapport à d'autres unités. C'est par la comparaison que la spécificité d'une unité peut apparaître plus clairement. L'objectif du second modèle est au contraire de trouver des aspects communs dans différentes unités égales et comparables. Pour construire sa genèse des nations et cultures du Nouveau Monde, Gérard Bouchard a emprunté aux deux modèles, d'une part en se servant du Québec comme « point de départ » et, d'autre part, en accordant une importance relativement égale à la reconstruction des récits nationaux des autres unités comparées.

L'étude porte donc sur le Québec, comme élément de référence, et sur les États-Unis, l'Amérique latine, le Canada, la Nouvelle-Zélande et l'Australie. La genèse des pays neufs serait caractérisée par deux éléments dialectiques, **la continuité et la rupture**, à partir desquels Gérard Bouchard a construit deux modèles. Allant à contre-courant de cette

littérature internationale brièvement décrite plus haut, selon Bouchard, le boulet politique du Québec qui l'empêche de développer son potentiel « civique » de société du nouveau monde, est en fait son appartenance au Canada lequel serait toujours attaché à l'ancien monde, donc au passé colonial, ethnique et raciste et ce malgré des politiques comme le multiculturalisme. Seule une rupture politique avec cet ancien monde pourra permettre de développer un nationalisme civique. Inévitablement controversée, cette thèse a cependant le grand intérêt de s'attaquer à la tendance à considérer comme un monopole, paradoxalement dans un sens ethnique, par les Britanniques, les Américains et les Canadien anglais, du nationalisme civique, comme si seul le monde anglophone d'origine britannique pouvait atteindre la modernité du nationalisme civique. Ce sera donc intéressant de suivre au cours de la prochaine décennie les réactions éventuelles, notamment au Canada anglais, à la thèse jusqu'à un certain point audacieuse de Gérard Bouchard.

## UN RENOUVELLEMENT HISTORIOGRAPHIQUE ?

Dans le contexte canadien, cependant, si l'on combine l'approche de Gérard Bouchard et la brillante analyse de José Igartua de l'ethnicité anglo-britannique au cœur de l'identité canadienne-anglaise, le rôle de l'historiographie francophone par rapport à l'historiographie nationale canadienne pourrait peut-être consister à systématiquement faire le lien avec le passé de l'empire britannique. Malgré tout le brouhaha des dernières décennies des études post-coloniales au Canada anglais, de façon générale, il existe toujours une forte perception à l'effet que le Canada anglais est civique et que le Canada français et/ou le Québec est ethnique. Voire même que le paradigme post-colonial a renforcé cette perception[21]. C'est pourquoi, je crois, les travaux de Bouchard et Igartua sont si importants pour contribuer à secouer le Canada anglais d'aujourd'hui de son amnésie collective et ce même si, au Canada anglais, aux États-Unis et en Grande-Bretagne, plusieurs auteurs ont aussi cherché, sans succès à mon avis, à briser le carcan de cette amnésie[22].

Cette amnésie collective repose sur deux principales caractéristiques. D'abord, cette idée que si le Québec est ethnique, encore aujourd'hui, c'est en raison de sa culture alors que ce serait en vertu de son modernisme culturel précoce que le Canada majoritairement anglophone est aujourd'hui civique. Les travaux de Bouchard et d'Igartua tendent au contraire à montrer que le Canada de la seconde moitié du 20e siècle est le résultat de la résistance de plusieurs groupes, dont les francophones, à l'anglo-conformité. La mobilisation toujours actuelle des francophones autour des droits linguistiques a été et continue à être une dimension importante de cette résistance[23].

L'autre caractéristique de cette amnésie collective est la façon largement répandue de produire une narration de l'histoire du Canada anglais sans systématiquement rappeler la concomitance de l'empire britannique. Dans *Culture and Imperialism*[24], Edward Said montre comment les intrigues sociales et amoureuses dans les romans de Jane Austen sont presque toujours décrites sans évocation de ce que les Britanniques faisaient, au même moment, dans le monde. De la même façon, le récit national canadien semble surtout évoquer le lien britannique sous le seul angle de l'histoire canadienne *in vitro*. Compte tenu du rôle historique joué par les francophones dans la résistance à l'anglo-conformité, l'historiographie francophone devrait systématiquement rappeler, dans sa narration de l'histoire canadienne, l'ensemble des liens avec l'histoire de l'empire britannique. En d'autres mots, que faisaient les Britanniques dans le monde lors d'événements importants au Canada ? Par exemple : au moment des Rébellions de 1837-38, les Britanniques s'apprêtaient à lancer la première guerre de l'opium en Chine. Après avoir imposé à des milliers de paysans indiens la culture de l'opium, la Compagnie des Indes orientales a contraint la Chine à ouvrir ses frontières au commerce de cette drogue. Les profits de cette vente auraient ensuite largement financé la seconde phase de la révolution industrielle. Importateurs de produits textiles indiens au début du 19e siècle, les Britanniques ont aussi, pendant la première moitié du 19e siècle, imposé la consommation en Inde des produits textiles fabriqués en Grande-Bretagne, renversant ainsi les rôles. Les conséquences sociales en Inde de cette imposition furent désastreuses avec la ruine de milliers de paysans et d'artisans[25]. Un siècle plus tard, en 1943, ni plus ni moins au moment de la crise de la conscription au Canada, une cause importante de la famine au Bengale fut la politique britannique des mesures d'urgence qui avaient été prises pour garantir des stocks de nourriture aux soldats britanniques. On estime qu'entre un million et trois millions de paysans du Bengale sont morts en 1943, un résultat combiné des conditions climatiques et des politiques britanniques[26].

Enfin, un dernier exemple : Lord Elgin. Le rôle d'Elgin au Canada est généralement décrit de façon positive. Gouverneur général de 1847 à 1854, ce fut sous Elgin que le gouvernement responsable fut accordé. James Bruce, 8e comte d'Elgin, était le fils de Lady Mary Lambton, fille de Lord Durham. Dans le contexte des récits historiques canadiens, les péripéties de sa carrière, après son séjour au Canada, sont rarement mentionnées. Il fut haut-commissaire britannique en Chine de 1857 à 1861 puis vice-roi des Indes de 1861 à 1863. Lors de la seconde guerre de l'opium, de 1856 à 1860, il ordonna le pillage et la destruction du Palais d'été des empereurs chinois en 1860, un acte encore largement décrit comme le parfait exemple de la violence et de la barbarie occidentale en Orient[27].

Faut-il continuer ? À ce point de l'histoire canadienne, après presqu'un demi-siècle de politiques, débats,

déconstruction et reconstruction du récit national autour de la notion de multiculturalisme, il est important, justement, de déborder les frontières du pays d'accueil pour oser interpeller, dans le récit « national », le reste du monde. En d'autres mots, ne plus se contenter d'intégrer dans le récit national selon leur moment d'arrivée les différents groupes d'immigrants, mais plutôt de situer le Canada, systématiquement, dans le contexte international global et, ce faisant, redécouvrir le passé, somme toute récent, de l'empire britannique. À l'instar des travaux pionniers de José Igartua et de Gérard Bouchard, il semble que ce soit une tâche que les historiens francophones soient particulièrement en mesure d'accomplir.

## NOTES

[1] Gérard Bouchard, *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde*, Montréal, Boréal, 2000 : 74. Cité dans Jean-Jacques Defert et Claude Couture, *Récits du XIX^e siècle. Structure et contenu du discours historiographique au Canada au XIX^e siècle : Garneau, Kingsford, Rameau de Saint Père, Smith*, Québec, PUL, 2009 : 1

[2] José Igartua, *The Other Quiet Revolution. National Identities in English Canada, 1945-1971*, Vancouver-Toronto, UBC-Press, 2006.

[3] Jacques Beauchemin, *L'histoire en trop*, Montréal, VLB, 2002. Voir aussi deux points de vue beaucoup plus nuancés: Jocelyn Létourneau, *Que veulent vraiment les Québécois ?*, Montréal, Boréal, 2006 ; Yvan Lamonde, *Histoire sociale des idées au Québec*, Montréal, Fides, volume 1, 2000, volume 2, 2004. Sur l'idée d'un discours national 'vrai', voir Michel Bock-Côté, *La dénationalisation tranquille*, Montréal, Boréal, 2007. Voir aussi sur la question de la 'mémoire': Gérard Bouchard et Bernard Andrès, *Mythes et sociétés des Amériques*, Montréal, Québec-Amérique, 2007, et E.-Martin Meunier et Joseph Yvon Thériault (dir.), *Les impasses de la Mémoire. Histoire, filiation, nation et religion*, Montréal, Fides, 2007.

[4] Joseph-Yvon Thériault, *Critique de l'américanité*, Montréal, Québec-Amérique, 2002.

[5] Cette section reprend une thèse déjà développée dans : Claude Couture, « Gérard Bouchard et la genèse des nationalismes », dans Frédéric Boily et Donald Ipperciel (dir.), *D'une nation à l'autre*, Québec, PUL, 2011 : 69-85.

[6] Anthony D. Smith, *The Nation in History, Historiographical Debates about Ethnicity and Nationalism*, Hanover, University Press of New England, 2000. Voir aussi : *Ethno-symbolism and Nationalism: a Cultural Approach*, London, Routledge, 2009 ; *Myths and Memories of the Nation*, New York, Oxford University Press, 1999 ; *Nationalism and Modernism*, London, Routledge, 1998 ; *The Cultural Foundations of Nations: Hierarchy, Covenant and Republic*, Malden, Blackwell, 2008 ; *Nationalism: Theory, Ideology, History,* Malden, Blackwell, 2001.

[7] Hans Kohn, *Nationalism. Its Meaning in History*, New York, Van Nostrand, 1955.

[8] Anthony D., Smith, O*p. Cit.* : 26-51

[9] La classification pourrait en effet être entre le libéralisme ou le communautarisme, ou le libéralisme et le postmodernisme

[10] Elie Kedourie, *Nationalism*, London, Hutchinson, 1960.

[11] Eric Hobsbawn, *Nations and Nationalisms since 1780*, Cambridge, Cambridge University, Press, 1990.

[12] Ernest Gellner, *Encounters With Nationalism*, Oxford, Blackwell, 1994.

[13] Benedict Anderson, *Imagined Communities: Reflections on the Origins and spread of Nationalism*, London, Verso, 1991.

[14] Clifford Geertz, *The interpretation of Cultures*, London, Fontana, 1973.

[15] Adrian Hastings, *The Construction of Nationhood: Ethnicity, Religion and Nationalism*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997. *Id. Politics*, Oxford University Press, 2003.

[16] *Id.*

[17] *Politics,* Oxford University Press, 2003.

[18] Eric Howsbawn, *Nations and Nationalism since 1780*, New York, Cambridge University Press, 1990 ; Michael Ignatieff, *Blood and Belonging*, New York , Farrar, Strauss and Giroux, 1993 ; James Macpherson, *Is Blood Thicker Than Water? Crises of Nationalism in the Modern World*, Toronto, Vintage, 1998 ; Ray Taras, *Liberal and Illiberal Nationalisms*, New York, Palgave Macmillan, 2002. Ray Taras, *Liberal and Illiberal Nationalisms*, New York, Palgrave MacMillan, 2002.

[19] Ray Taras, *Liberal and Illiberal Nationalisms,* New York, Palgrave MacMillan, 2002.

[20] Gérard Bouchard, *The Making of the Nations and Cultures of the New World*, Montreal-Kingston, McGill Queens's, 2008, 425. Cet ouvrage est la traduction de: Gérard Bouchard, *Genèse des nations et cultures du nouveau monde*, Montréal, Boréal, 2000, 503.

[21] Voir : Claude Couture, « Le nationalisme des minorités raciales : Daniel Coleman au carrefour des discours de la gauche canadienne », dans Frédéric Boily et Donald Ipperciel (dir.), *D'une nation à l'autre*, Québec, PUL, 2011 : 169-183.

[22] On pense aux travaux de Kenneth McRoberts, Samuel LaSelva, Ian Angus, Leslie Choquette, Leigh Oakes entre autres exemples.

[23] Marcel Martel et Martin Pâquet, *Langue et politique au Canada et au Québec : une synthèse historique*, Montréal, Boréal, 2010.

[24] Edward Said, *Culture and Imperialism*, New York, Vintage Book, 1993 : 80-97.

[25] Voir, entre autres : John Marriott, Bhaskar Mukhopadhyay, *Britain in India : 1765-1905*, London, Pickering & Chatto, 2006. Usha Rani Bansal, « Industries in India During 18th and 19th Centuries », *Indian Journal of History of Science,* 1984, 19(3) : 215-223.

[26] Sur l'Inde en général, voir : Partha Chatterjee, *The Partha Chatterjee Omnibus*, Oxford, Oxford University Press, 1999.Ramachandra Guha (ed.), *Makers of Modern India*, London, Penguin Books, 2010.

[27] Voir : John Newsinger, 'Elgin in China,' *The New Left Review*, 15 May/June, 2002 : 119–140. James L. Hevia, *English Lessons: The Pedagogy of Imperialism in Nineteenth-Century China*, Durham, Duke University Press, 2003.